

# LE PARCOURS D'UNE COMBATTANTE

## | BURKINA FASO

**Les fistules obstétricales, qui surviennent le plus souvent lors d'un accouchement prolongé, sont opérables. Parfois, plusieurs interventions sont nécessaires avant d'obtenir des résultats définitifs. Mariam nous raconte son parcours.**

Je m'appelle Mariam Zabre, j'habite un petit village dans la région du centre-est du Burkina Faso. J'ai 40 ans. Séparée, sans enfant, je vis avec ma mère et mon demi-frère. Mon père est décédé. J'ai été mariée à un homme qui habitait un village voisin. On s'aimait bien et il me promettait ciel et terre.

Mon calvaire a commencé en l'an 2000 lorsque j'ai eu ma première et unique grossesse. J'avais pourtant bien suivi les consultations prénatales et tout se passait bien. Mais quand le travail a commencé, j'ai passé une journée entière sans pouvoir accoucher. Mon mari était absent et personne ne voulait m'emmener à l'hôpital. Les gens disaient que ma grossesse n'était pas à terme. En fin de journée, mon père, de passage chez nous, a vu ma souffrance et a tenu à ce qu'on m'emmène au centre de santé situé à l'autre bout du village. Malheureusement, ce jour-là, la route était inondée, donc impraticable, et nous avons dû attendre le lendemain. J'ai souffert toute la nuit et j'ai cru que j'allais mourir.

Le deuxième jour, on m'a emmenée au centre de santé, mais je n'avais plus de force pour pousser. Les accoucheuses, sentant ma vie en danger, ont décidé de me transférer à l'hôpital pour une césarienne. Lorsque je suis arrivée là-bas, mon bébé de sexe masculin était déjà mort. Il a été extrait aux forceps et enterré le jour même.

Peu après, j'ai constaté que mes urines coulaient. J'ai informé les sages-femmes qui m'ont mise sous sonde en disant que ça passerait. Prévue pour durer un mois, ma sonde a été enlevée au bout d'une semaine, car les frères de mon mari ont jugé que ce n'était pas la peine que je traîne à l'hôpital, que cela occasionnerait des frais inutiles puisque l'enfant était mort.

Je suis rentrée à la maison, et c'est alors que mon mari a commencé à me faire vivre un enfer. Il ne dormait plus avec moi, car, selon lui, je faisais exprès d'uriner au lit. Il me disait que toutes les femmes accouchent mais qu'aucune ne perd ses urines comme moi. Parfois, il refusait de manger ce que je lui préparais parce que j'étais sale.



J'ai enduré ce calvaire pendant plusieurs années. À un certain moment, je n'en pouvais plus. Toute sa famille et tout le village me haïssaient et me marginalisaient. J'ai pensé à me suicider. Fort heureusement, mon père est venu me chercher pour me ramener à la maison. Il m'a ensuite emmenée au Ghana pour une cure d'incontinence qui s'est soldée par un échec. Au retour, j'ai appris que mon mari avait épousé une autre femme et qu'ils étaient partis en Côte d'Ivoire.

Au Ghana, un médecin m'avait dit que mon mal pouvait évoluer vers mon cœur et que, si je ne revenais pas me faire soigner, j'allais mourir. Alors, il arrivait souvent que j'implore le Bon Dieu de faire évoluer rapidement la maladie vers mon cœur pour que je puisse mourir et ne plus souffrir.

En 2008, huit ans après ma grossesse, j'ai fait la rencontre de Sentinelles qui m'a accompagnée à l'Hôpital de Tanguiéta, au Bénin, pour me faire opérer de mon incontinence. Ma fistule a été guérie, mais j'avais encore une incontinence urinaire à l'effort. Un an plus tard, une nouvelle opération s'est soldée par un échec. Je suis rentrée triste. Mais comme Sentinelles avait décidé de me soutenir et me rendait visite chaque trimestre, je gardais espoir qu'un jour je guérirais.

Deux ans plus tard, une nouvelle fistule a été découverte et opérée, mais l'incontinence urinaire a continué. Je commençais à désespérer, car la plupart des femmes qu'on opérait avec moi guérissaient. C'est finalement début 2013, lors de ma sixième opération, que j'ai été guérie. J'ai enfin retrouvé la santé, la joie de vivre et mon intégrité! ■